2e Année. — N° 34. **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 23 Février 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France.	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse. . . .	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie.	13	7 50
Allemagne, Belgique.	14	8 »
Amérique, Brésil. . .	15	8 50
Australie, etc.	16	9 »

On s'abonne au bureau du journal
6, RUE DE L'ABBAYE-MONTMARTRE
ou en envoyant (*franco*) un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez tous les libraires.

L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Vente au numéro, à Paris chez
LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal).
BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*.
TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8.
AUMONT, id., boulevard de Strasbourg, 35.

A Marseille — Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

Sommaire du n° 34 de l'Avenir.

Nous invitons les journaux qui reproduisent les articles de l'*Avenir* à vouloir bien l'indiquer. Ceux qui n'échangent pas avec nous sont priés de nous envoyer un numéro justificatif quand ils publieront quelques fragments d'après nous.

A. D'A.

Paris, le 22 Février 1865

LE SPIRITISME A LA SORBONNE (1)

II

Nous avons promis de revenir sur l'intéressante séance que M. Charles, professeur de philosophie au lycée *Louis-le-Grand*, nous a consacrée à la Sorbonne, dans une de ces soirées du lundi, si courues depuis quelque temps, et que les éloquentes lectures de la rue de la Paix et de feu la salle Barthelemy (2) ont mises à la mode. Grâce aux notes recueillies pour l'*Avenir*, par notre ami, M. Delanne, il nous est permis de remplir notre engagement; mais après les observations si franchement impartiales de M. Georges Bell que nous avons publiées dans notre numéro du 9 février, notre tâche se trouve simplifiée.

Nous ignorons si M. Bell de *la Presse* et M. Bell du *Pays* sont parents, mais nous nous plaisons à constater qu'il existe entre ces deux écrivains, au sujet de notre doctrine, une confraternité d'opinion dont nous prenons acte.

Soit l'émotion inséparable d'un premier début, soit cette sorte de rumeur qui court dans une assemblée qui s'apprête à écouter, soit toute autre cause, toujours est-il que la voix de l'orateur a de la peine à se faire entendre; ses premières paroles sont perdues. Il finit par réclamer l'indulgence de son auditoire et ajoute que professant le plus profond respect pour les opinions de chacun, il réclame pour lui le même privilége. — Rien de plus juste. — Ce qui ne l'empêche pas de traduire le *Spiritisme* à la barre de l'opinion publique, en l'accusant d'être l'auteur des *Erreurs du XXIe siècle*.

S'inspirant de la doctrine de quelques aliénistes et méconnaissant les véritables causes de certaines affections spirituelles, si bien décrites par Allan Kardec dans la *Revue Spirite* et dans ses autres ouvrages, M. Charles affirme que l'Esprit comme le corps est sujet à des épidémies endémiques qui, de siècle en siècle, viennent exercer leurs ravages parmi les hommes. Selon lui, les médiums qui évoquent les âmes de ceux qui ne sont plus abdiquent leur raison et leur bon sens; leur réflexion elle-même ne peut plus s'exercer, et leur conscience effrayée s'engourdit d'une manière absolue en eux. A vingt reprises différentes, — s'écrie le docte professeur, — ces malheureux hallucinés sont forcés de constater la vanité de leurs recherches, l'impuissance de leurs évocations, l'inutilité de leurs efforts; eh bien! cela ne les empêche pas de revenir à la charge après un vingtième avortement. En somme, ajoute-t-il, les spirites et les médiums ne sont que des *visionnaires* qui, sous l'action du rêve, s'imaginent avoir conquis toute science!!!!

— La voix de l'orateur est devenue sonore, aussi affirme-t-il, avec cette assurance solennelle que donne l'habitude du professorat, l'authenticité des faits qu'il signale. Seulement, comme l'a spirituellement fait observer M. Georges Bell, il ne s'agissait pas ici d'affirmer, mais bien de prouver par des faits les assertions émises contre « *les mille phénomènes sérieux observés de toutes* » *parts par des gens instruits et dignes de foi*; » or, comme à l'impossible nul n'est tenu, et qu'il était absolument impossible à M. Charles de prouver que les phénomènes spirites n'existaient pas, il a passé outre; faisons comme lui.

Si, au lieu de s'adresser à un auditoire d'élite, mais sans aucune connaissance de la doctrine spirite, l'honorable philosophe se fût adressé à un public instruit sur la matière, il est probable que son argumentation n'aurait pas fait long feu et que ses périodes seraient restées en chemin. Nous y aurions perdu sans aucun doute, mais la vérité y aurait gagné. Il est évident pour nous que M. Charles a étudié le Spiritisme dans tout ce qui a été publié contre notre doctrine et qu'ainsi il a parlé sur la foi d'autrui et non d'après sa propre expérimentation. Il n'est pas difficile de découvrir l'arsenal où il a puisé ses armes et ses munitions contre nous; il les a trouvées dans « *les publications équivoques* » de nos adversaires, dans les livres des démonophobes, dans des feuilles qui, comme la *France littéraire et décentralisatrice* de Lyon, reçoivent leur mot d'ordre de la compagnie de Jésus, enfin dans les pamphlets des R. P. Nampon, Matignon, Pailloux, Félix et *tutti quanti*, y compris le Chevalier Gougenot des Mousseaux. Nous pensons

(1) Voir le n° 32.

(2). *Conférences littéraires* de la Salle Barthelemy, chez Didier et Ce, librairie académique, quai des Augustins, 35, prix: 3 fr. 50.

FEUILLETON DE L'AVENIR

Bilocation

Une jeune fille de Brandebourg, pendant une fièvre typhoïde, se voit chez son fiancé, assez éloigné d'elle; sa froideur l'inquiétait. Elle parle des différents endroits qui se trouvaient entre leurs résidences répectives, puis elle dit: « M'y voilà, c'est ici qu'il demeure. » Tout à coup ses traits expriment la surprise et une grande douleur, et elle s'écrie plusieurs fois avec désespoir : « Je ne l'aurais jamais pensé. » Elle avait apparu le même jour, 4 novembre 1834, à une tante, dans les environs de Magdebourg, de sorte que celle-ci se mit en route avec son mari, et qu'elle arriva le lendemain à Brandebourg. Dans la nuit du 5 au 6 novembre, la malade fit un nouveau voyage fantastique chez son fiancé; on ne comprit que ces paroles : « Mourir, pardonner, être heureux, se revoir; » elle mourut dans la matinée du 6, à sept heures. Le 8 arriva une lettre du jeune homme, portant la date du 5, et ne devant être lue que par la fiancée. Il avoua qu'une autre jeune fille l'avait attiré vers elle et qu'il existait des rapports entre eux; que dans la nuit du 4 au 5 ils avaient été éveillés tous les deux, vers minuit, par un coup violent frappé contre la porte fermée, que celle-ci s'était ouverte et qu'ils y avaient vu une forme blanche, lumineuse, qui aurait disparu en poussant nn grand soupir.

Dans la nuit du 5 au 6, il revit sa fiancée; elle avait un aspect souriant et brillant; elle lui annonça sa mort et lui dit qu'elle pardonnait.

L'Esprit frappeur des Grandes-Ventes.

Hier matin, M. Goubert, un des boulangers de notre bourg; son père, qui lui sert d'ouvrier, et un jeune apprenti de 16 à 17 ans, allaient commencer leur travail ordinaire, quand ils s'aperçurent que plusieurs objets quittaient spontanément la place qui leur est assignée pour s'élancer dans le pétrin. C'est ainsi qu'ils eurent à débarrasser successivement la farine qu'ils travaillaient de plusieurs morceaux de charbon, de deux poids de différentes grosseurs, d'une pipe et d'une chandelle.

Malgré leur extrême surprise, ils continuèrent leur besogne, et ils étaient arrivés à tourner leur pain, quand tout à coup un morceau de pâte de deux kilogrammes, échappant des mains du jeune mitron, s'élança à une distance de plusieurs mètres. Ce fut là le prélude et comme le signal du plus étrange désordre; il était alors neuf heures environ, et jusqu'à midi il fut positivement impossible de rester dans le four et dans la cave attenante.

Tout fut bouleversé, renversé et brisé; le pain lancé au milieu de l'atelier avec les planches qui le soutenaient, parmi des débris de toutes sortes, fut complétement perdu, plus de trente bouteilles pleines de vin se cassèrent successivement, et, pendant que le treuil de la citerne tournait seul avec une extrême vitesse, les brassières, les pelles, les tréteaux et les poids sautaient en l'air et exécutaient des évolutions du plus diabolique effet.

Vers midi, le vacarme cessa peu à peu, et quelques heures après, quand tout fut rentré dans l'ordre et les ustensiles replacés, le chef de la maison put reprendre ses travaux habituels.

Voilà, ajoute la *Vigie de Dieppe*, nous le savons parfaitement, une histoire qui n'est pas trop de notre époque et qui pourra bien scandaliser plus d'un des doctes lecteurs de la *Vigie*; mais, tout invraisemblable qu'elle paraît, elle n'en est pas moins vraie, et cent personnes pourraient au besoin en certifier l'exactitude.

L'*Opinion nationale* du 14 février 1860, auquel nous empruntons cet extrait, le fait précéder de ces mots :

« La *Vigie de Dieppe* publie une lettre qui lui est adressée de la localité des Grandes-ventes. Ce serait faire injure à nos lecteurs, en reproduisant cette singulière pièce, que de les inviter à se tenir en garde contre les faits surnaturels qu'elle relate. »

qu'une telle manière de procéder n'est ni équitable, ni impartiale. Mais continuons notre analyse. —

M. Charles affirme ensuite que les spirites ont la prétention de connaître la vérité infinie et de la posséder absolument ; qu'avec le concours des *intelligences extra-terrestres* les médiums savent expliquer infailliblement les énigmes qui leur sont posées ; — un peu plus il leur ferait tirer les cartes et dire la bonne aventure. — L'orateur ajoute que nous avons la prétention de tout savoir, que nous nous targuons de posséder l'*alpha* et l'*oméga* de toutes choses ; tandis que la science, marchant lentement avec ses semelles de plomb, n'est arrivée qu'en tâtonnant à ses conquètes présentes.

— Mais nous savons cela, M. Charles, et vous ne nous apprenez rien. Nous savons aussi que la science a nié la circulation du sang, le mouvement de la terre, et bien d'autres choses encore; ce qui n'a pas empêché ces vérités d'arriver à faire loi aujourd'hui dans tout le domaine scientifique. Eh! mon Dieu! est-ce qu'à l'heure présente l'homéopathie n'est pas repoussée unanimement par les vieux médicastres de l'ancienne école ? Est-ce que les savants et les académies médicales ne repoussent pas le magnétisme comme une hérésie gigantesque ? Qu'importe l'opinion de ces retardataires, de ces conservateurs d'un passé qui n'a plus sa raison d'être ? Ils obéissent à une certaine loi de pondération, de résistance, afin que les nouvelles idées n'entrent dans l'humanité, dans la réalité, dans la vie, que lentement, prudemment, sagement, comme il convient à toute novation progressive et civilisatrice. Malgré tous ces obstacles, le magnétisme et l'homéopathie sont acceptés par toute la génération militante de notre époque caractéristique. Laissons donc faire, laissons donc dire ! Le Spiritisme, lui aussi, est en train de gravir la côte rude et escarpée de son premier âge, et bientôt, le passé nous en est garant, il aura conquis son droit de cité comme l'ont conquis avant lui le mouvement de la terre, la circulation du sang, l'homéopathie et le magnétisme.

— Il ne faut pas oublier, comme dit Victor Hugo, que » la science est continuellement mouvante. Tout remue » en elle, tout change, tout fait peau neuve. Tout nie » tout, tout crée tout, tout remplace tout. Ce qu'on ac- » ceptait hier est remis à la meule aujourd'hui. La co- » lossale machine science ne se repose jamais ; elle » n'est jamais satisfaite ; elle est insatiable du mieux » que l'absolu ignore. La vaccine fait question, le para- » tonnerre fait question. Jenner a peut-être erré, Fran- » klin s'est peut-être trompé ; cherchons encore. Cette » agitation est superbe. La science est inquiète autour » de l'homme ; elle a ses raisons. La science fait dans » le progrès le rôle d'utilité. Vénérons cette servante » magnifique...

» La science va sans cesse se raturant elle-même. » Rature féconde. Qui sait maintenant ce que c'est que » l'*Homéomérie* d'Anaximène, laquelle est peut-être » d'Anaxagore ? La cosmographie s'est assez notablement » amendée depuis l'époque où le même Anaxagore affir- » mait à Périclès que le soleil était presque aussi grand » que le Péloponèse. On a découvert bien des planètes » depuis les quatre Astres de Médicis. L'entomologie a » eu de l'avancement depuis le temps où l'on affirmait » que le scarabée était un peu Dieu et cousin du soleil, » premièrement à cause des trente doigts de ses pattes » qui correspondent aux trente jours du mois solaire, » deuxièmement parce que le scarabée est sans femelle, » comme le soleil ; et où saint Clément d'Alexandrie, » enrichissant sur Plutarque, faisait remarquer que le » scarabée, comme le soleil, passe six mois sur terre et » six mois sous terre. Voulez-vous vérifier ? Voyez les » *Stromates*, paragraphe IV. La Scholastique elle-même, » toute chimérique qu'elle est, abandonne le *Pré spi-* » *rituel* de Moschus, raille l'*Echelle sainte* de Jean Cli- » maque, et rougit du siècle où saint Bernard, attisant » le bûcher que voulaient éteindre les vicomtes de Cam- » panie, appelait Arnaud de Bresse, « homme à tête de » colombe et à queue de scorpion. » Les *qualités car-* » *dinales* ne font plus loi en anthropologie. Les *steyardes* » du grand Arnaud sont caduques. Si peu fixée que soit » la météorologie, elle n'est plus pourtant à délibérer, » comme au deuxième siècle, si une pluie qui sauve » une armée mourant de soif est due aux prières chré- » tiennes de la légion Mélitine ou à l'intervention païenne » de Jupiter-Pluvicus. L'astrologue Marius Posthume » était pour Jupiter, Tertullien était pour la légion Méli- » tine ; personne n'était pour le nuage ou le vent. La lo- » comotion pour aller du char antique de Lains au rail- » way, en passant par la patache, le coche, la turgotine, » la diligence et la malle-poste, a fait du chemin ; le » temps n'est plus du fameux voyage de Dijon à Paris, » durant un mois, et nous ne pourrions plus comprendre » aujourd'hui l'ébahissement d'Henry IV, demandant à » Joseph Scaliger : « *Est-il vrai, M. de l'Escale, que vous* » *avez été de Paris à Dijon sans aller à la selle?...*

Voilà la science définie de main de maître. Oui, comme Pénélope, elle défait le lendemain ce qu'elle avait fait la veille ; non certes ! pour refaire de même, mais pour faire mieux, toujours mieux. Donc le Spiritisme est un progrès sur l'ancienne philosophie, sur l'ancienne métaphysique, sur l'ancienne théosophie ; car dans la vie humaine comme dans la vie transmondaine, rien ne rétrograde, tout progresse : c'est la loi de Dieu !

Mais, je m'éloigne de la séance de M. Charles et j'y reviens pour ne plus m'arrêter.

Pour expliquer à sa manière les phénomènes spirites qu'il ne comprend pas, l'orateur fait intervenir la volonté, la conscience et l'imagination du médium et, de cette trilogie, il fait jaillir l'hallucination pendant laquelle l'âme peut franchir « *les limites du possible!!!* » Des spirites qui ne sont que des *hallucinés* il passe à la description des mystiques et des extatiques, et s'écrie : « N'est pas mystique qui veut, Messieurs ! Ce n'est que par l'effet d'une grâce spéciale qu'on peut atteindre à ce degré de détachement terrestre. Les extatiques étaient de grandes âmes, ajoute-t-il, qui n'avaient rien de commun avec les *jongleurs* (merci !) dont nous nous occupons.

Puis, abandonnant pour un instant *les visionnaires* du XIXe siècle, il aborde la sorcellerie du moyen âge avec ses philtres, ses onguents, ses poisons ; il va chercher en Orient les derviches tourneurs, les fakirs, les marabouts et les montrent tombant en extase par suite de leurs évolutions excentriques. Il traite ensuite des médiums guérisseurs par l'imposition des mains et prétend que par la biologie et l'hypnotisme on obtient les mêmes résultats. En somme, les médiums sont, suivant lui, les derviches tourneurs de la vieille Europe.

M. Charles affirme ensuite qu'il n'est pas nécessaire d'une intervention *extra-mondaine* pour produire les résultats connus sous le nom d'effets médianimiques : une volonté ferme, une conviction bien arrêtée suffisent à les déterminer. On retrouve ces phénomènes, très-curieux, dit-il, dans le sommeil et les rêves. Notre honorable contradicteur rappelle la surexcitation générale que les tables tournantes produisirent, il y a une quinzaine d'années, dans toutes les classes de la société; puis le calme plat qui succéda à cette crise ambitieuse et *chimérique*. Les hommes qui s'occupèrent de ces choses eurent à dépenser une excessive activité cérébrale ; ce qui occasionna des désordres graves dans certaines intelligences, trop faibles pour supporter ces écarts de l'imagination. Tout au moins c'est l'opinion de M. Charles.

Les tendances de la *nouvelle doctrine* sont dangereuses pour la raison humaine, continue l'orateur attristé, car le Spiritisme fait perdre, ainsi que le magnétisme, la notion du réel. Les nerfs surexcités des médiums et des somnambules semblent vibrer à la moindre impression, au plus petit acte de volonté du magnétiste ou de l'évocateur. Là, on tombe dans le fantastique, dans le pays des chimères. C'est fort grave !

Les centres où l'on se réunissait pour faire des études magnétiques ont, dès le principe, été fréquentés par les curieux et les badauds, si nombreux en France. Tout s'est borné d'abord à des expériences de simple influence : le sujet, étant endormi, répondait par des monosyllabes aux questions qui lui étaient posées ; mais rien dans cette période ne faisait prévoir cette formidable et *chimérique* invasion d'Esprits qui ont fait tourner tant de cervelles. Ramené par ce trait spirituel aux tables tournantes, il dit que, si elles tournent, *c'est qu'on les fait tourner*. MM. Chevreul et Faraday ont fait justice de ces jongleries, ajoute-il, en expliquant clairement, méthodiquement et d'une manière formidable les procédés usuels de ceux qui font parler, danser et tourner les tables. — M. Charles en est encore au *muscle claqueur* !

Il nous est impossible de suivre l'orateur de sang-froid dans les descriptions qu'il donne des médiums qui écrivent, au moyen de la *planchette*, de la *corbeille* ou de la *table* auxquelles des crayons sont adaptés. On ne peut que sourire de ces descriptions, tellement elles dénotent l'ignorance des premiers principes médianimiques de la part de notre contradicteur. Il développe ensuite une thèse personnelle sur les médiums qui, sans appareil, sans table, sans planchette, écrivent directement sous l'impulsion des Esprits. Il les raille agréablement. Ils ont la prétention, — dit-il, — de donner de sages leçons aux savants, aux philosophes, aux lettrés et presqu'aux gouvernements ; auprès d'eux, ceux qui ont étudié depuis leur enfance avec ardeur, persévérance et fruit ne sont rien. — Ah ! M. Charles, où avez-vous pris tout cela ? Nous savons parfaitement que votre science philosophique, grossie de tous les apports que vos prédécesseurs ont rassemblés pour vous, n'a pas besoin d'innovation, et se contente des progrès du passé. Toute la différence qui existe entre vous et nous : c'est que vous vous complaisez dans un temps qui n'est plus, et que nous, nous envisageons l'avenir. — Ce qui désole le maître *ès*-philosophie du lycée *Louis-le-Grand*, c'est que nos idées font d'innombrables conquêtes dans tous les rangs sociaux. Ce n'est pas sur un point déterminé de la France que cette épidémie spirite sévit, s'écrie-t-il, avec douleur : c'est partout ! *Urbi et Orbi* !

Puis, faisant un retour sur l'ordre et la marche de sa controverse, M. Charles revient aux questions magnétiques. L'extase magnétique, dit-il, s'obtient au moyen de la musique qui agit violemment sur l'organisation et sur le système nerveux du sujet. — D'un fait exceptionnel il déduit une règle absolue et générale. — Il affirme ensuite, — nous n'avons rien à démêler avec cette question, — que l'hypnotisme conduit aux convulsions. Enfin, confondant l'état médianimique, l'état somnambulique avec celui de l'hypnotisé, il conclut que celui-ci, le somnambule et le médium se dédoublent comme dans le rêve. — Il oublie malheureusement d'expliquer son explication ; personne n'y comprend mot, mais beaucoup applaudissent de confiance. Faisons chorus et disons : Bravo !

Notre estimable professeur ne veut rien laisser dans l'ombre. Il aborde la question de l'écriture directe. Ici le rêve *éveillé* peut atteindre à la hauteur du somnambulisme, et c'est le médium halluciné qui écrit lui-même, d'une manière inconsciente, les caractères que l'on retrouve plus tard. — Je ne sais pas comment M. Charles prouve ce qu'il avance ; mais nous avons le droit de lui demander comment un médium, si halluciné soit-il, peut écrire en thibétain, en chinois ou en sybérien, quand il ignore l'existence même de ces dialectes divers ? Nous serions presque tentés de dire que les explications du professeur de philosophie de *Louis-le-Grand* sont le produit d'une hallucination étrange, si elles n'étaient pas celui d'une ignorance absolue de la science spirite. Au surplus, nous renvoyons M. Charles, sur cette question, à l'étude des ouvrages si substantiels de M. le baron de Guldenstubbé.

Quant à ce qu'on est convenu de désigner sous le

nom de phénomènes à effets physiques ou typtologiques, et pareils à ceux qu'obtiennent Home et les frères Davenport, M. Charles conclut ainsi :

« Ces choses se passent dans l'obscurité, je n'ai pas » d'autres explications à vous donner. » C'est-à-dire que, de son autorité privée, jugeant en dernier ressort, il condamne sans rémission, comme entachés de fraude et de supercherie, les phénomènes qui appartiennent à un ordre de manifestations. Nier un fait, ce n'est pas l'empêcher d'être : ces manifestations sont réelles, et il est des médiums à Paris qui les obtiennent en pleine clarté.

Abordant enfin la question psychologique, un peu oubliée jusqu'alors, l'orateur enseigne que les facultés mentales et les sens eux-mêmes acquièrent une force ordinaire, normale, quand leur possesseur est en pleine santé ; mais si les sens et les facultés sont surexcités par une cause quelconque, l'exaltation arrive, les phénomènes intellectuels se produisent et de là naît et se manifeste la transmission de pensées. — Comment ? ah ! voilà ! M. Charles oublie de nous le dire.

Prenant ensuite dans le livre des médiums un passage déjà signalé par M. Hippolyte Lucas, dans la critique qu'il a faite de cet ouvrage, M. Charles donne lecture d'une scène de *l'Opéra* à laquelle assistait un médium voyant. Voilà, messieurs, s'écrie-t-il encore, les hommes qui veulent changer la face du monde. — Apaisez votre ire, ô philosophe, et souvenez-vous que les petites causes engendrent de grands effets et que la goutte d'eau fait éclater la montagne. —

M. G. Bell a déjà critiqué la citation suivante imputée aux Spirites et puisée dans les livres que j'ai signalés ci-dessus : « JE N'EXISTE PAS ! » *Signé* SATAN. C'est une pauvreté, et voilà tout. M. Charles critique également la médiocrité des communications. Nous avons critiqué plus que lui et avant lui tout ce qui était apocryphe et tout ce qui n'était dicté que par des Esprits ignorants et présomptueux. Nous avons proclamé cette vérité : tant vaut la communication, tant vaut l'Esprit qui la signe ; et nous avons ajouté, nos lecteurs s'en souviennent, que les communications obtenues par des médiums comme Delphine de Girardin, Vaquerie, ou Victor Hugo qui s'entretient quotidiennement avec Shakespeare, étaient dignes des Esprits qui se communiquent à eux, et méritaient le respect et l'attention de chacun.

Mais il faut en finir avec cette séance de la Sorbonne : laissons donc M. Charles nous discuter tout à son aise. Il est dans le faux. N'ayant pas étudié *in animâ vili*, il ne sait pas. Voilà tout ce qui ressort de cette soirée pompeusement annoncée et qui devait nous faire rentrer sous terre. Quand on pense que, dans sa péroraison, l'orateur termine en disant que notre doctrine est contraire à toutes les philosophies spiritualistes, nous pouvons nous écrier à notre tour : Qui veut-on tromper ici ?

ALIS D'AMBEL.

A M. Aug. Balech, de MON JOURNAL

« *Mais que diable allait-il faire dans cette galère ?* »

Voilà ce que, si l'on voulait le croire sur parole, on pourrait répondre à M. Aug. Balech.

Dame! les apôtres du Spiritisme vivent aux dépens des *Esprits*... simples...

Et M. Aug. Balech nous affirme qu'il a donné vingt sous pour assister à une séanee.

Espérons qu'il reviendra de son opinion.

Il se mentirait à lui-même, et, pour mon propre compte, il me dirait qu'il est un Esprit simple, que je ne le croirais point.

HONORÉ BENOIST.

PATRICE LARROQUE

(ÉTUDE SPIRITE)

—

III

Notre auteur continue et soutient que, des textes formels qu'il vient de citer, il résulte cette absurdité palpable et manifeste, que l'enseignement ordinaire du christianisme enfantin répute tous les descendants d'Adam coupables d'une faute qui n'est pas la leur, mais celle de leurs premiers parents ; il cite la répulsion qu'une pareille doctrine a excitée chez plusieurs, notamment chez Saint-Augustin, répulsion qui se manifeste encore de nos jours. J'ai entendu, dit notre auteur, un curé d'une des églises de Paris émettre en chaire cette assertion : « Jamais l'Église n'a enseigné que l'en- « fant qui vient de naître est coupable du péché ori- « ginel ; c'est là un impudent mensonge des incrédules, « une pure invention de leur ignorance et de leur « méchanceté. » En recueillant la part qui me revenait de ces touchantes paroles, je me disais que bien en avait pris à celui qui les proférait d'être venu au monde dans les temps d'incrédulité, car, il y a quelques siècles seulement, il ne fût pas venu impunément soutenir ainsi, que l'Eglise n'a jamais enseigné ce qu'elle a au contraire enseigné constamment depuis la condamnation de Pélage, au commencement du ve siècle ; son éloquente sortie contre les incrédules n'eût certainement point suffi pour le tirer de ce mauvais pas. J'avoue que je n'ai jamais compris comment, en présence de pareils enseignements, des femmes, de celles surtout qui ont été mères, et dont on sait la merveilleuse tendresse pour les fruits de leurs entrailles, pouvaient demeurer chrétiennes. On a cherché à expliquer cela par l'infériorité intellectuelle où le plus grand nombre d'entre elles sont retenues, et leur peu d'aptitude à suivre un raisonnement jusqu'au bout. Je conviens qu'un pareil aveuglement peut être pris pour un des signes les plus frappants d'infériorité. Mais, à défaut de raisonnement et malgré les mille moyens auxquels le christianisme a eu recours pour égarer leur sensibilité et s'en faire un auxiliaire, cette nature si éminemment bienveillante et sympathique qui les caractérise devait, ce semble, les prémunir contre la croyance à des dogmes impitoyables. On sait ce que le Spiritisme enseigne à cet égard, on sait comment, avec la grande vérité des réincarnations et de la pluralité des existences ; il a épuré le dogme du péché originel, faux tel qu'il était enseigné, mais cependant cachant un sens véridique sous son écorce grossière. Nous vivons la plupart, ici-bas, pour des expiations et des épreuves méritées par nos fautes antérieures.

Ainsi le péché originel se comprend et s'explique ; il n'y a d'affranchis des conséquences et de la peine de ce péché que ceux qui viennent ici-bas comme missionnaires ; encore pensons-nous que ce ne sont que les supérieurs qui sont réellement immaculés, et que les ordinaires, bien qu'ils aient sollicité de la grâce céleste leur incarnation terrestre, éclatent sur cette planète pour y effacer quelques fautes de leurs existences précédentes et y contracter des mérites qui fassent oublier leur imperfection passée, de la sorte que rien ni ici bas, ni dans aucun recoin de l'univers, n'est abandonné au hasard, que tout y est rationnel et logique, que le gouvernement à la fois répressif et paternel de Dieu se fait sentir et se prolonge partout. C'est avec ses idées équitables et saines que disparaît toute la fantasmagorie de la prédestination, de la réprobation et autres impiétés de la théologie du moyen âge.

Patrice Larroque doit donc être loué comme démolisseur, bien qu'en haine des doctrines pseudo-chrétiennes, il n'ait pas confessé les véritables dogmes de la religion universelle : Dieu agissant et intervenant par son Christ et ses Esprits.

Quelle haute et profonde raison ne montra-t-il pas en reversant l'opinion atroce et abominable des supplices éternels et absolus! aussi dans toutes ces parties, Patrice Larroque est irréfutable et a rendu les plus éminents services à la pensée humaine, en la débarassant de ses absurdes erreurs. Écoutez-le dans le résumé que nous en faisons :

Cette proposition : Dieu peut justement punir le péché tant qu'il n'est pas expié, est incontestable. Mais, à la faveur de ce principe, on essaie de faire passer, comme si cela devait aller de soi, une autre proposition qui contient l'idée la plus fausse, à savoir que le péché mortel demeure inexpiable, pendant toute l'éternité. La raison qu'on en donne c'est que ce péché éteint pour toujours la charité sans laquelle la justice de Dieu ne saurait être fléchie. On suppose dès lors que l'âme humaine peut être réduite à un état où il lui soit à jamais impossible d'aimer Dieu. Or cette supposition n'est pas soutenable. Que l'homme éloigne sa pensée de Dieu tant que dure l'entraînement de la passion, cela se voit et se conçoit ; mais que l'homme qui applique actuellement sa pensée à l'idée de Dieu, c'est-à-dire à l'idée de l'Être infiniment bon puisse ne pas l'aimer ! Que l'homme qui a péché et parce qu'il a péché, ne puisse pas, lorsque le viatique de la passion a cessé, lorsqu'il sent l'aiguillon poignant de la peine que lui a méritée sa faute, lorsque par là même son intelligence est plus vivement que jamais ramenée à Dieu, plus clairement que jamais illuminée de l'idée du bien, qu'il ne puisse pas, dis-je, aimer Dieu, et qu'il ne le puisse pas même pendant une éternité de souffrances ! Cela non-seulement ne se comprend pas, mais est monstrueux. Quelle idée vous faites-vous donc de la justice divine ? Elle ne saurait être fléchie, dites-vous. Mais d'abord qui vous parle de la fléchir ? C'est là une expression qui n'appartient qu'à votre langue. Pour nous, la justice divine doit être nécessairement et parfaitement satisfaite, que nous le voulions ou non, que nous le demandions ou non. Mais, parce qu'elle doit être nécessairement et parfaitement satisfaite. Cela implique-t-il qu'elle ne le sera jamais ? C'est le contraire qui est évident. Parce qu'elle exige que le péché soit expié, cela implique-t-il qu'elle ne fasse jamais cesser l'expiation du pécheur, qu'elle ne se lasse pas de le voir, pendant toute une éternité, se débattant en vain dans les tortures de la souffrance ; en un mot, qu'elle ne puisse jamais se satisfaire ?

(*A continuer.*)

ANDRÉ PEZZANI.

HYPOTHÈSES

—

UN REGARD A TRAVERS L'INFINI

Les Mondes.

(*Suite*)

A l'animal plante, pouvant être mu par les eaux, a succédé un jour, guidé par un premier instinct de conservation, un animal moins élémentaire. Jeté par la marée sur le sable de la rive, il a connu la souffrance, et un mouvement volontaire s'est manifesté chez lui : pour se soustraire à la souffrance éprouvée, il tente un effort vers la mer, sa patrie. La rencontre de l'eau est une jouissance ; il reconnaît son élément, et tout-à-l'heure son âme éveillée formulera peut-être un hymne de reconnaissance à Dieu.

Première souffrance, toute matérielle encore : besoin d'assimilation de substances alimentaires. — Première jouissance : rencontre des substances nutritives. — Deuxième souffrance : abandon momentané dans un milieu qui n'est pas le sien, souffrance qui donne naissance à un premier acte volontaire. — Deuxième jouissance : retour dans le milieu qui convient à sa nature, partant, comparaison d'une manière d'être avec une autre manière d'être.

Mais, dans son court exil à l'air libre, l'animal s'est assimilé des atomes d'oxigène et d'azote ; un rayon de soleil a semé dans son être la lumière et la chaleur, et, au milieu des eaux, il se sent un jour des inquiétudes ; instinctivement il gagne la rive, attiré par une sympathie longtemps ignorée... Un séjour trop prolongé à l'air libre lui causerait une souffrance, cette fois il la prévient et regagne la mer avant qu'elle ne se manifeste. Puis le lendemain, les jours suivants, il retournera au rivage, et dormira un jour au soleil, sur le sable ou sur les galets.

Il est devenu amphibie.

C'est encore au fond des eaux qu'il va de préférence chercher ses aliments, mais, à différentes fois, il s'est aventuré dans les herbes du rivage, et, invité par l'appétit, il a lutté contre de premières répugnances et a mordu à l'arbre de science. Un peu de paresse s'en mêlant, il a plus tard, pour se fatiguer moins, et profiter d'un dernier rayon de soleil, fait des dîners complets de plantes terrestres, et, quand un soulèvement de terrains aura déplacé la mer, il sera tout prêt pour une vie nouvelle...

Les êtres issus de lui, par une réminiscence de la matière, une attraction de molécules homogènes, rechercheront les eaux des lacs, et, à défaut d'eaux salées, ils iront se baigner dans les fleuves et les rivières.

Que d'expérience de la vie déjà dans ces existences s'acheminant vers le progrès ! Voilà que les organes sont développés suffisamment pour interpréter des pensées : la tête prend chez l'animal un développement considérable ; en reproduisant fidèlement les sensations, il va bientôt classer des idées ; le sentiment s'est fait jour dans

la confusion de ces idées naissantes : la mère aime ses petits, le mâle protége sa femelle.

Chassé par le déplacement des eaux, où la vie lui est devenue impossible, l'animal va de climat en climat à la recherche des vérités éternelles. Chaque climat a des productions diverses, chaque production contient une essence nouvelle, assimilable à différents degrés, dans différentes proportions... Petit à petit l'animal s'est assimilé un grand nombre d'éléments nouveaux, et son corps plus complet, ses organes plus développés sont devenus des interprètes plus fidèles et plus vrais de ses sensations et de ses sentiments.

Le nécessaire ne lui suffit plus ; il recherche le bien-être ; sous l'équateur, sous les zones, les termes de comparaison étant moins nombreux, il s'est développé moins vite ; mais sous les zones tempérées, les différences de température l'ont conduit à la recherche des moyens susceptibles de lui faire sentir moins péniblement les grandes chaleurs de l'été et les grands froids de l'hiver.

Alors des besoins communs réunissent une même espèce d'êtres, et l'intérêt général les oblige à se porter secours mutuellement. La nécessité de s'entendre les rend ingénieux : ils profèrent un cri différent pour désigner les divers objets qui leur sont devenus nécessaires... Puis les cris prennent le caractère de mots. Le langage est inventé :

L'homme existe.

(*A suivre*) HONORÉ BENOIST.

OPINION SPIRITE DU DOCTEUR BELLIOL

SUR L'IMMORTALITÉ (1)

« Cabanis, — dit le docteur Belliol, — qui occupe un » rang distingué parmi les philosophes modernes, a dit » que le moral n'était qu'une modification du physique, » ou, en d'autres termes, que l'action du cerveau est » l'unique cause de cette série d'opérations qu'on appelle » le *moral* de l'homme. »

Je ne fais qu'émettre ici l'opinion de ce philosophe sans la partager. Qu'on le croie bien, l'étude de l'homme malade et de la nature morte n'entraîne pas nécessairement après elle les idées tristes et affligeantes du matérialisme. Que de médecins, au contraire, ont combattu une si décevante doctrine et ont savouré au terme de leur existence les espérances d'une autre vie ! Ne serait-il pas désolant de penser que tout s'éteint avec nous et qu'il ne subsiste plus rien de ces nobles facultés qui assurent à l'homme sa supériorité sur toute la création. Oh ! non : une telle déception ne saurait nous être réservée. Quand j'écoute les battements de mon cœur, au travers duquel passent toutes les sensations de ma vie, quand je puis de ma pensée franchir l'espace immense du monde et me replier à mon gré sur les souvenirs les plus éloignés de ma jeunesse, je sens alors plus que jamais que tout n'est pas chez moi matière et que je suis appelé à de plus nobles destinées. Oh ! non, la charité de saint Vincent de Paule, l'éloquence chrétienne de Fénelon et de Bossuet n'étaient pas le triste jeu d'une matière grossière ; il y avait là une étincelle divine qui devait retourner vers son créateur. Croire à une autre vie, c'est un besoin de notre âme. Ce n'est pas en vain que le Maître de toutes choses berce le cœur des mortels par des espérances sans bornes. Si nos organes corporels disparaissent, c'est pour faire place à des puissances nouvelles, et l'homme, épuré de son égoïsme, conserve son intelligence immortelle ; il n'a perdu que sa misère, et n'a fait que s'affranchir d'une enveloppe sujette à mille maux, dévorée de mille besoins. C'est la mort qui nous enfante à la vie ; nous renaissons sous des formes sublimes autant qu'inaltérables, et nous ne passons dans ce monde frivole que pour mériter l'immortalité.

EXTRAIT DE LA BIOGRAPHIE

DES FRÈRES DAVENPORT (2)

D'après le *Spiritual Magazine*.

Suite (3)

» De tous les hommes du monde, les hommes de » science, et surtout les professeurs scientifiques, sont les » derniers à reconnaître qu'il y a plus de choses dans le » ciel et sur la terre que n'en a rêvé leur philosophie. »

Les frères ont été plusieurs fois exposés à des dangers imminents ; mais le pouvoir invisible qui les accompagne les en a toujours préservés. Ainsi, lors de leur séjour à Lowell, ils furent avertis par leurs compères invisibles qu'il se tramait un complot pour les dévoiler. Cela se trouva être vrai.

« Un homme avait été choisi pour entrer avec eux » dans le cabinet ; cet homme avait été un joueur et un » spadassin à San-Francisco, où il avait commis deux » meurtres, et où il avait été à moitié pendu sous la loi » du juge Lynck, à laquelle il n'avait échappé qu'avec » peine. Ne craignant ni Dieu ni diable, il était décidé à » pénétrer le mystère, et ses amis étaient là pour l'ai» der. Ayant été attaché assez lâchement entre les Da» venport, qui étaient assez solidement liés, il réussit, » à l'aide d'un poignard caché dans sa manche, à cou» per la corde et à se mettre en liberté. Au même ins» tant, un coup frappé sur le front avec un porte-voix » y fit une entaille profonde, d'où le sang jaillissait » avec abondance. Il saisit Ira, qu'il trouva complète» ment lié ; il en fut de même de William, vers le» quel il s'était tourné. Il demanda de la lumière ; une » lanterne sourde fut passée à travers le trou dans la » porte, et il put se convaincre alors qu'il n'y avait que » lui et les frères dans le cabinet, et que les nœuds de » ceux-ci n'avaient pas subi le moindre dérangement. Il » ouvrit les portes ; ses amis, le voyant blessé et cou» vert de sang, crurent qu'il avait été attaqué, et s'élan» cèrent pour le venger. « Arrière ! » s'écria-t-il, ces » enfants ne m'ont pas frappé ; ils ne m'ont pas tou» ché. Voyez vous-mêmes. Les voici, toujours attachés, » comme vous les aviez laissés. Messieurs, faites comme » vous voudrez, moi j'en ai assez. Quelqu'un d'autre de » la clique, n'étant pas encore convaincu, prit sa place » dans le compartiment, pour essayer le même jeu ; » mais il se trouva instantanément saisi par des mains, » qu'il *savait* ne pas appartenir à des corps visibles, et » d'une telle façon qu'il eut peur et demanda à sortir. »

Nous ajouterons un autre exemple :

« Un soir, à Saint-Louis, Missouri, au milieu d'une » séance sans lumière, on entendit le bruit d'une lutte, » accompagné de coups violents, dans l'espace libre, au » milieu du cercle, pendant que les instruments pre» naient leurs ébats dans l'air. On fit de la lumière ; un » jeune homme était couché par terre, presque sans » mouvement, la tête couverte de contusions, et près de » lui se trouvait un couteau et un porte-voix tout » bossué. Les frères Davenport étaient attachés à leur » chaise, le cercle n'était pas rompu, sauf par l'absence » de ce jeune homme ; selon ses propres paroles, il avait » résolu de percer le mystère, et, au premier son des » instruments, il s'était élancé, armé de son couteau. » Une lutte étrange s'en suivit, pendant laquelle il fut » battu par un adversaire insaisissable ; les coups portés » avec le couteau n'atteignirent que le vide, et, finale» ment, il fut terrassé, selon toute apparence, par un » coup violent du porte-voix, qui gisait à côté de lui. »

Une preuve très-remarquable du pouvoir indépendant et intelligent qui gouverne les manifestations, fut donnée pendant une séance à Chicago, en avril 1861.

« Une voix venant du porte-voix annonça le commen» cement du bombardement du fort Sumter, éloigné » de près de quatre cents lieues. La même nouvelle ar» riva une heure plus tard par le télégraphe. Si les ma» nifestations eussent fini là, on y aurait pu voir une » conjecture heureuse ou une coïncidence remarquable ; » mais les incidents de ce siége mémorable parvinrent » heure par heure et jour par jour, et toujours en » avance du télégraphe, à cause du temps qu'il fallait à » ce dernier pour répéter lss messages. Il y avait deux » foules surexcitées à Chicago, remplissant les rues et » avides de nouvelles, l'une se trouvait à la station té» légraphique, l'autre devant la demeure des Daven» port ; les nouvelles par le télégraphe Davenport arri» vaient non-seulement plus tôt, mais elles étaient aussi » plus exactes. Cela se vit, notamment lors de la nou» velle, donnée par le télégraphe électrique, de la des» truction de la batterie flottante confédérée par les ca» nons du fort Sumter. La voix du porte-voix nia cet » événement : on fit des paris, et lorsqu'arrivèrent d'au» tres nouvelles, les Davenport se trouvèrent avoir rai» son, comme d'habitude. »

Nous avons donné à nos lecteurs d'amples détails sur les faits et gestes des Davenport depuis leur arrivée dans ce pays, et sur la manière dont la presse les a traités, ainsi que les faits auxquels le public a assisté. Depuis notre dernier numéro et la publication de l'ouvrage du docteur Nichols, il nous est parvenu quelques témoignages importants, — un surtout, du capitaine Burton, le célèbre explorateur de l'Afrique, pour lesquels nous espérons trouver une place dans le prochain numéro.

London, Spiritual Magazine.

(1) Extrait du *Guide des Malades*.

(2) Biographie des frères Davenport, contenant le récit des phénomènes physiques et psychiques qu'ils ont obtenu en Amérique et en Europe avec l'aide des Esprits, par T.-L. Nichols. — Londres, chez Saunders, Otteley et C°, 66, Brook street.

La traduction complète de cette Biographie, éditée par la librairie académique Didier et C°, quai des Augustins, 35, est sous presse.

(3) Voir le n° 32 et 33.

COMMUNICATIONS MÉDIANIMIQUES

Sur le châtiment d'un assassin après sa mort

Précipiter un homme dans les ténèbres ou dans des flots de clarté : le résultat n'est-il pas le même? Dans l'un et l'autre cas, il ne voit rien de ce qui l'entoure ; et il s'habituera même bien plus rapidement à l'ombre qu'à la triple clarté électrique dans laquelle il peut être immergé. Donc, l'Esprit qui s'est communiqué à la dernière séance exprime bien la vérité de sa situation lorsqu'il s'écrie : « Oh! je me délivrerai bien de cette odieuse lumière ! » En effet cette lumière est d'autant plus terrible, d'autant plus effroyable, qu'elle le transperce complétement et qu'elle rend visibles et transparentes ses plus secrètes pensées. C'est là un des côtés les plus rudes de son châtiment spirituel. Il se trouve, pour ainsi dire, interné dans la maison de verre de Socrate, et c'est là encore un enseignement, car ce qui eût été la joie et la consolation du sage, devient la punition infamante du méchant, du criminel, de l'assassin, du parricide, effaré dans sa propre personnalité.

Comprenez-vous, mes fils, la douleur et la terreur qui doivent étreindre celui qui, pendant une existence sinistre, se complaisait à combiner, à machiner les plus tristes forfaits dans le fond de son être, où il se réfugiait comme une bête fauve en sa caverne, et qui, aujourd'hui, se trouve chassé du repaire intime où il se dérobait aux regards et à l'investigation de ses contemporains. Maintenant son masque d'impassibilité lui est arraché ! et chacune de ses pensées se reflète successivement sur son front !

Oui, désormais, nul repos, nul asile pour ce formidable criminel ! Chaque mauvaise pensée, et Dieu sait si son âme en exprime, se trahit au dehors et au dedans de lui, comme à un choc électrique supérieur. Il veut se dérober à la foule et la lumière odieuse le perce continuellement à jour. Il veut fuir ; il fuit d'une course haletante et désespérée à travers les espaces incommensurables, et partout la lumière ! partout les regards qui plongent en lui ! et il se précipite de nouveau à la poursuite de l'ombre, à la recherche de la nuit, et l'ombre la nuit ne sont plus pour lui. Il appelle la mort à son aide ; mais la mort n'est qu'un mot vide de sens. L'infortuné fuit toujours ! Il marche à la folie spirituelle ! châtiment terrible ! douleur affreuse ! où il se débattra avec lui-même, pour se débarrasser de lui-même. Car telle est la loi suprême, par delà terre : c'est le coupable qui devient pour lui-même son plus inexorable châtiment.

Combien de temps cela durera-t-il?

Jusqu'à l'heure où sa volonté, enfin vaincue, se courbera sous l'étreinte poignante du remords, et où son front superbe s'humiliera devant ses victimes apaisées et devant les Esprits de justice. Et remarquez la haute logique des lois immuables en cela encore, il accomplira ce qu'il écrivait dans cette hautaine communication, si nette, si lucide et si tristement pleine de lui-même qu'il a donnée vendredi dernier, en se délivrant par un acte de sa propre volonté.

ÉRASTE.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.